

**Firdaus KANGA**

***Grandir***

**Roman traduit de l'anglais (Inde)  
par Jean-François Gallaud**



*Éditions Picquier*

**Première partie**

**UN GRAND NUMÉRO D'HÉROÏSME**

## 1

« Il a les dents comme des fenêtres », disait Père au vieux parsi qui, moustache blanche et tombante, était assis près de nous dans le bus. « On pourrait voir au travers... Regardez ! » Père tenta de me faire ouvrir la bouche. Je résistai comme si j'avais eu les lèvres scellées d'une triple couche de Coll'Fort.

« Il est bien têtue pour ses quatre ans, grogna le vieil homme.

— Quatre ans ? Vous n'y êtes pas.

— Trois ? »

Père secoua la tête. « Il a huit ans », dit-il. Le docteur avait omis de nous dire que je ne serais jamais qu'un nain. Ce n'est pas que je ressemble à Atchoum, à Grincheux, à je ne sais qui encore. Seulement, j'ai oublié de grandir.

« Où l'emmenez-vous ? » demanda le vieil homme, lequel nous était parfaitement inconnu. Quand il prenait le bus, Père aimait à engager la conversation : histoire d'oublier que l'envie d'aller à pied le démangeait.

« Chez un guérisseur, lança-t-il.

— Quoi ? chevrota le vieillard en faisant claquer ses doigts, le médium contre le pouce, manière d'éloigner

l'esprit malin toujours prêt à bondir sur les parsis dès qu'ils ont le dos tourné.

— Je plaisantais, dit Père, posant la main sur les doigts de son voisin. Je l'emmène voir un saint homme, Wagh baba. Peut-être pourra-t-il guérir mon fils.

— Vous n'avez pas honte ? dit le vieil homme dont la peau blême se barbouilla soudain d'un archipel de taches violacées. Comme si nous n'avions pas, nous autres parsis, des prières qui conviennent à ces enfants-là.

— Oh ! celles-là, je les ai toutes essayées, dit Père. Elles ne marchent pas.

— Vous n'avez pas essayé assez longtemps.

— Six mois. Le prêtre m'avait dit de les réciter à trois heures, chaque matin. Elle n'ont eu d'autre effet que de me donner des insomnies... à force de guetter les trois coups de la pendule.

— Vous devriez avoir honte, insista le vieux parsi. Etre instruit, parler couramment l'anglais et aller consulter un baba à gris-gris... »

Père éclata de rire : « Si mes camarades d'école me voyaient faire ça, ils ne feraient qu'un bond hors de leur costume trois pièces. Et moi aussi, si je ne savais pas à quelles extrémités le désespoir peut pousser un homme. » Père arbora ce sourire pitoyable qui éveillait en toute femme un désir de l'étreindre.

« C'est ici que je descends, dit le vieil homme. Méfiez-vous du baba. S'il demande de l'argent, dites-lui que vous voulez d'abord un résultat et ensuite, parlez d'autre chose. Il y a de véritables escrocs parmi ces gens-là. » Hochant la tête, il disparut.

Continuant notre route, nous arrivâmes enfin en vue d'un petit pavillon badigeonné d'un bleu si laid qu'on aurait dit une tache d'encre laissée là par négligence. Sam (le prénom de mon père rime avec « paume », pas avec

« rame ») me prit au creux de son bras, et nous descendîmes du bus. Il franchit d'un bond les marches d'un perron qui menait à une véranda envahie d'une foule en larmes.

« Je ne veux pas y aller, pleurnichai-je, et mon cœur battait à grands coups à l'idée de Wagh baba et des tortures implacables qu'il allait m'infliger.

— Attends un peu avant de prendre une décision », dit Sam. Il s'approcha d'une fillette aux yeux rouges, vêtue d'un sari blanc, et lui demanda : « Qu'y a-t-il ? Quelque chose qui ne va pas ? »

Elle se mit à pouffer, dans le style starlette, et dit très fort : « Il croit que nous sommes tous en train de pleurer. Mais non, monsieur, non, c'est à cause du miel dont Wagh baba nous a enduit les yeux pour leur donner la force et l'acuité du regard de l'aigle. » La véranda retentit de rires étouffés, et le flot des affligés roula vers nous pour mieux jouir du spectacle.

« Allons-nous-en, dis-je, effrayé par la foule.

— Impossible, dit Sam. Après le mal qu'on s'est donné pour venir jusqu'ici, à Chembur... Tu ne veux pas faire comme les autres et pleurer ? »

Je secouai la tête et fermai les yeux assez fort pour voir grouiller un tas de petits vers.

« Venez, venez ! disait la fille en blanc. Wagh baba va vous recevoir tout de suite.

— Quelle langue parle-t-il ? demanda Sam. Hindi ? » La fillette inclina la tête. « Marathi ? » Nouveau salut. « Anglais ? » Petit plongeon de la tête. « Espéranto ? » De bas en haut, elle hochait la tête mécaniquement. Sam m'adressa un sourire. Je ris bêtement. Il m'embrassa sur les cheveux. « On y va, dit-il. Droit dans la gueule de l'Homme-Tigre. »

Une chaleur moite régnait dans la pièce où nous entrâmes ; des bâtons d'encens y diffusaient une odeur

de jasmin. Comme pour justifier son nom, Wagh baba était étendu sur une peau de tigre. Il était complètement nu. Une femme en blanc, sa chevelure noire tombant en lourds anneaux sur son sari, lui massait, avec un onguent parfumé, l'intérieur de la cuisse droite. Wagh baba avait la plus grosse bite que j'eusse jamais vue. Il tirait sur un lambeau de mangue vert et jaune qui glissait d'avant en arrière entre ses lèvres comme du papier dans une presse d'imprimerie.

Penchée sur sa barbe bouclée, la belle assistante chuchota quelques mots et Wagh baba, alanguï, ouvrit ses yeux verts. « Wagh baba jeûne aujourd'hui, alors il ne peut pas parler, dit la femme. Il est très très faible, comme un oiseau affamé. » Au vu des montagnes de muscles velus qui roulaient sous sa poitrine, ses bras et ses jambes, j'avais du mal à concevoir qu'il puisse être très très faible. Je tournai mon regard vers Sam qui ferma les yeux le temps d'un dixième de seconde.

Wagh baba posa une main tachée de mangue sur mes jambes. Je tâchai de m'intéresser à la peau de tigre sur laquelle il dormait. Sa main était lourde et chaude, et ses lèvres s'agitaient fébrilement. La belle assistante me sourit et plongea les doigts dans l'onguent parfumé. Elle reprit, un peu plus haut, le massage des cuisses de Wagh baba. Il ferma les yeux en gémissant.

La femme m'écarta d'un geste. « La bénédiction est finie, dit-elle. Wagh baba va maintenant écrire instructions. » Elle lui tendit une grande feuille de *peepul*<sup>1</sup> et une plume d'oie. Je ne pouvais pas croire qu'il y ait encore des gens pour écrire sur des feuilles d'arbre : c'étaient de ces choses que je connaissais par la lecture des *Contes tirés du Pañcatantra*. Wagh baba, épuisé par l'effort, laissa retomber la feuille sur sa poitrine. Sam l'y

---

1. Figuier.

ramassa. L'écriture ressemblait étonnamment à la mienne. On pouvait lire : « Appliqué sel chaud sur jembes. »

« Il ne sait pas écrire, il dort tout nu devant les femmes et les petits enfants, il est fort comme un éléphant et affaibli par la luxure, dit Sera, ma mère.

— La luxure ! interrompis-je. Est-ce une espèce de maladie ?

— Il y a des gens qui le pensent, dit Sam avec un sourire en coin.

— Alors, je ne retourne pas chez Wagh baba, dis-je en me cramponnant à cette excuse. Je risque d'attraper la luxure.

— Dieu te garde, mon chaton ! Tu ne sais même pas ce que c'est.

— Ça viendra, dit Dolly, ma grande sœur. Pour peu que je le lui explique.

— Si tu fais ça, gronda Sera, en baissant la voix afin que je ne pusse rien entendre, je brûlerai, un par un, ce que tu gardes sous ton... »

Sa voix se perdit, me laissant ravagé de curiosité. « Sous ton... » Je passai en revue tous les endroits possibles : l'armoire de Dolly, sa coiffeuse, son casier à chaussures.

« Arrête ça, Brit, cria Dolly.

— Quoi ?

— D'essayer de deviner.

— Je n'essaie pas. Je ne sais même pas ce que tu as caché. »

Mais il était trop tard. Pinocchio avait son nez, moi, je rougissais. Quand les oreilles se mirent à me cuire comme si on me les avait brusquement coiffées de moufles, je compris que ce n'était plus un jeu.

Sera m'examina d'un regard pénétrant et dit : « Parlons plutôt de ce Wagh baba. J'ai l'impression que c'est tout

simplement un charlatan : incapable d'écrire une ligne d'anglais correctement... ça montre bien le genre du bonhomme !

— O chérie, dit Sam. Ça m'étonnerait que Jésus-Christ ait jamais pu écrire correctement une ligne de grec. Quant au reste, les saints hommes ont de ces bizarreries. Peut-être s'exerce-t-il à surmonter ses appétits sensuels.

— Sans y parvenir, dit Dolly. Puisqu'il gémissait de plaisir. C'est toi qui nous l'as dit.

— Taisez-vous, dit Sera d'un ton sec. Ce ne sont pas des choses à raconter devant un enfant.

— Ecoutez, s'obstina Sam, si Brit arrête de se casser les os, ce sera bien la preuve qu'on peut prendre cet homme au sérieux, c'est vrai, non ?

— Faux ! Absolument, définitivement, positivement faux ! déclara Sera. Tu sais que Brit, à mesure qu'il grandit, est de plus en plus prudent. Ces trois dernières années, il ne s'est fait que deux fractures. Et, de toute façon, il va mieux et tous les Wagh baba faba gaba du monde n'y sont pour rien.

— Ne te moque pas d'un saint homme, dit Sam, ce n'est pas bien.

— Oh ! ne pète pas de la bouche !

— Où l'as-tu ramassée, celle-là ? souffla Sam, apparemment accablé.

— C'est une expression qu'employaient les soldats anglais, dit Sera en riant. Ça date du bon vieux temps, quand ils étaient ici, à Colaba.

— Eh bien, que je ne t'entende pas le répéter !

— Comme tu veux, dit Sera, je m'abstiendrai quand tu seras dans les parages.

— Si j'étais un mari hindou, je t'aurais déjà flanqué une bonne volée.



— Mon Dieu ! rugit Dolly. Voilà des préjugés dont tu devrais avoir honte. Parler ainsi des Hindous ! C'est un scandale ! La Campagne nationale d'intégration ne t'a rien appris, non ? Tu es allé te coucher en 1947 et tu ne t'es pas réveillé depuis.

— Epouse un Hindou et tu verras, dit Sam. Après, ne viens pas te plaindre ici.

— Oh, ne lui fourre pas ces idées dans la tête ! Tout le monde sait qu'une bonne parsie n'épouse qu'un parsi.

— Mais je ne suis pas une bonne parsie. Rappelle-toi ce que je cache sous mon... »

Et Dolly m'adressa un regard en échange duquel je lui aurais volontiers coupé ses frisettes. Et voilà qu'au terme d'un raisonnement subtil, je butai sur l'évidence : l'Endroit, ce ne pouvait être que le matelas de Dolly, là où personne ne serait allé fouiller. C'était là que Sera, un jour qu'elle se livrait aux joies du ménage, avait fait sa découverte. Je me propulsai hors de la pièce aussi discrètement que possible et roulai jusqu'à la chambre que je partageais avec Dolly. Je tentai de soulever le matelas. Je ne pus même pas en déplacer les bords. Je n'avais qu'à insister pour mettre Wagh baba au chômage.

Lentement, je glissai la main, puis le bras, sous la montagne d'ouate. A force de fouiller, ma main rencontra un morceau de papier glacé. Je me penchai plus avant pour me saisir de la chose et la tirer à moi. C'est ainsi que je vis mon premier *Playgirl*. Mon cœur battait si fort que tout mon corps en tremblait. Encore une minute et ils allaient me tomber dessus. Je feuilletai la revue à toute vitesse et je m'arrêtai net : c'était, allongé sur un bout de plage, un homme nu, barbu et la bite au poing ; un engin deux fois plus gros que celui de Wagh baba.

« Je t'y prends ! » souffla Dolly, et je fis un bond tel que, sur le moment, je pensai m'être cassé quelque chose.

— Aïe-eu... criai-je, comme font les petits garçons, et je laissai échapper *Playgirl*.

— Qu'est-ce qui se passe ? dirent en chœur Sera et Sam. Tout va bien, Brit ?

— Tout à fait bien ! » clama Dolly, tout en remettant *Playgirl* à sa place, au fond du lit.

Elle m'attira contre elle.

« Ne t'en fais pas, je ne dirai rien ! O.K. ? Alors, cesse de trembler !

— Dolly, je n'ai plus peur de Wagh baba, chuchotai-je dans son cou, parce que sa... tu sais, sa...

— Bite ! » compléta Dolly en opinant frénétiquement de la tête.

Je ris bêtement. « Sa bite, ouais ! tu sais, quand je l'ai vue, j'ai cru que c'était une bite de géant. Maintenant, je sais qu'elle n'est pas plus grosse que... qu'une langue de chat... » C'était assez pour précipiter Dolly dans un de ses fous rires qui la projetaient, tel un pendule, d'avant en arrière ; l'arc que décrivait son corps perdait lentement de l'amplitude à mesure que son hilarité décroissait. Devant le spectacle qu'elle m'offrait, je m'abandonnai aux secousses du rire jusqu'à en avoir mal aux côtes.

Puis Père entra, muni d'un petit sachet de mousseline blanche dont il entreprit de me masser les genoux. « Appliqué sel chaud sur jembes ! » dit Dolly, et Sam ne put faire autrement que de lâcher le sel.

Ma mère était juive. Vieux de plus de vingt siècles, un sang venu de Perse coulait dans ses veines, mais n'importe quel gamin juif de Brooklyn l'aurait reconnue pour un membre de sa famille. Même son prénom, authentiquement persan, évoquait par sa sonorité celui de Sarah. Elle était grande, ses cheveux, coupés très court, avaient la couleur de la limaille de fer, des cils sombres bordaient

ses yeux profondément enfoncés ; son nez, je n'ai pas besoin de le décrire et, sur son menton, on aurait pu faire tenir une brosse à dents en équilibre. Mais c'était par sa bouche qu'elle se distinguait. Elle la gardait généralement ouverte, que ce soit pour sourire, enjôler, commander, complimenter, gémir ou s'inquiéter. Quand elle était fermée, c'était un arc si pur de ligne que le cœur de mon père, à la première rencontre, se mit à danser.

Le mouvement des guides, auquel elle avait appartenu, avait marqué son esprit d'une empreinte aussi indélébile que celle qu'on imprime sur les bulletins de vote. Par exemple, elle avait une terreur folle des cafards qui grouillaient, la nuit, sur le sol de notre cuisine. Cela ne l'empêchait pas d'y pénétrer à minuit et d'allumer toutes les lumières pour les surprendre en flagrant délit. Elle criait alors : « Regardez-moi ! » et, exécutant à trois doigts le salut des scouts, elle entamait une danse meurtrière en rythmant d'une chanson – « Il s'est enrhumé le bébé de John Brown ! » – son vigoureux piétinement.

Deux ans avant ma naissance, le gouvernement indien, saisi par le délire du nationalisme, avait interdit l'importation de biens de consommation courante. Malheureusement, nous n'avions pas appris à fabriquer nombre de choses dont nous avons besoin. Il y avait de soudaines pénuries de fromage, de papier hygiénique, de savon et de beurre, de talc et de papier journal. Mais, grâce à Sera, la maladie qui vidait les étagères ne nous touchait pas.

Un matin que le soleil brillait, Sera m'arracha au livre de coloriage magique dont je m'appliquais à détremper les pages afin de faire surgir du néant des lapins roses sur une herbe verte. « Viens, mon chou, dit-elle. Tu ne veux pas aider maman à faire des poupées ? On n'en trouve plus dans les pharmacies, et on ne doit pas se laisser prendre au dépourvu. » Je passai quelques heures de

bonheur à dérouler des bandes de gaze et à les tapisser d'ouate qu'elle maintenait en place, après les avoir mises en forme, à l'aide de ruban adhésif. A l'âge de douze ans, quand nous frappa une nouvelle pénurie, je devais enfin comprendre qu'à l'âge de quatre ans, j'avais participé à la fabrication en chaîne de protections mensuelles.

Ce n'était rien encore. Avec le temps, notre appartement, avec ses deux chambres, en vint à ressembler à l'entrepôt d'un supermarché. Posés l'un sur l'autre en équilibre, les rouleaux de papier hygiénique élevaient leurs tours fragiles sur le dessus des armoires ; quand nous en ouvrons les portes, ils nous rebondissaient sur le crâne. Plus soigneusement empilés : les boîtes de boisson chocolatée, des douzaines de pains de savon, un chaume de brosses à dents ; le frigo recelait de gigantesques pavés de beurre, ce que Sera avait trouvé de plus gros ; dans la cuisine, les bocaux de porcelaine blanche et brune contenaient des kilos de riz et de sucre, des pickles et des confitures, des épices et des condiments. Ceux qui nous visitaient demeuraient bouche bée devant cette corne d'abondance, tandis que Sera déclarait : « Nous ne manquons jamais de rien. Et, quand je dis rien, c'est rien. » Les visiteurs opinaient en silence ; dès que leur manquerait quelque chose, ils sauraient où s'adresser.

Au début des années soixante-dix, la disette devint une denrée rare ; on aurait pu penser que diminuerait le zèle de Sera à amasser ses provisions de glands. Ce fut le temps que choisit l'inflation pour faire ses débuts. Et Sera de se lancer à la poursuite des prix galopants. Elle se livrait à des débauches d'emplettes dont elle revenait chargée de paquets qui s'accrochaient à elle comme autant de marmots.

Lorsque j'eus douze ans, l'Inde et le Pakistan entamèrent une de ces guerres qu'ils se livrent périodiquement. Ma mère n'eut pas plus tôt vu le gros titre du *Times*

*of India*: « Nuages de guerre à l'horizon », qu'elle était déjà prête. Elle vida le coffre bancaire de tous nos bijoux – nous en avions, comme toute famille indienne vivant dans l'aisance, une grande quantité –, elle éventra un coussin rebondi et enfouit au plus profond du kapok dont il était rembourré, les bracelets d'or, les boucles d'oreilles de diamant et les colliers de perles tressés.

« Dès que la sirène d'alarme annoncera un raid aérien, dit-elle en se livrant à une imitation terrifiante de l'engin, mon bébé attrape le coussin et se le glisse sous lui, sur le siège de sa petite voiture, là où personne n'irait soupçonner ce qu'il cache. Compris, mon bébé ?

– Compris, criai-je, car je n'étais jamais rassasié d'aventures.

– C'est le dernier tsar qui m'a donné l'idée de cacher les bijoux dans un coussin. Vous voyez que ça ne m'a pas été inutile de lire un peu d'histoire.

– Mais ils ont percé le coussin ! s'écria impétueusement Dolly, toujours prête à crever les ballons. Les Rouges ont percé le coussin à coups de baïonnette.

– J'ai pensé à tout, dit Sera en exhibant un de ces sacs très résistants que distribuent les compagnies aériennes. Au cas où, Dieu nous en garde et veuille le Ciel visiter la Terre, au cas où le coussin serait découvert, nous porterons, en sûreté sur nous, nos biens les plus précieux. »

Et d'empaqueter vêtements de rechange pour chacun d'entre nous, un pain de savon Lifebuoy « pour combattre les microbes », du talc en poudre « pour nous conserver frais et parfumés, quoi qu'il arrive », un jeu de cartes « pour que les enfants ne s'ennuient pas ».

« Tu appelles ça nos biens les plus précieux, gémit Père. Voilà ce dont nous avons besoin. » Il lâcha dans le sac un gros paquet de billets de banque qui devait compter, au moins, dix mille roupies.

« Quelle bêtise ! railla Sera. En temps de guerre, l'argent ne sert à rien. J'ai lu ce qui s'est passé en Allemagne... Il fallait un plein landau d'argent liquide pour acheter une livre de sucre. Ote-moi ça de là. » Des profondeurs du sac, elle tira un lourd collier d'or où pendaient une douzaine de souverains d'or.

« C'est avec ça que nous achèterons notre liberté. Et qui oserait nier la valeur des guinées anglaises ?

— Ces jours ne sont plus, ma chérie, dit Père. L'Angleterre, tout le monde s'en fiche, à présent.

— Quelle déloyauté ! renifla Sera. Si tu avais été boy-scout, tu ne parlerais pas ainsi. J'ai prêté, devant les guides, un serment de fidélité au roi et à la patrie.

— Serment dont te voilà relevée aujourd'hui, dit vivement Dolly, puisque l'Angleterre n'a plus de roi.

— Sa fille règne ! » proclama Sera, comme s'il était besoin de nous le rappeler : ils étaient partout, les membres de la famille royale d'Angleterre ; derrière la vitre des buffets d'où ils nous souriaient de toutes leurs dents, derrière la porte de verre des bibliothèques d'où, prisonniers récalcitrants, ils observaient les alentours ; ils monopolisaient le mur de ma chambre par l'entremise d'un poster que Sera avait arraché aux pages d'un magazine féminin, *Notre Journal*. Chaque fois que nous passions devant la porte des Indes, nous devions nous mettre au garde-à-vous pendant qu'elle lisait d'une voix sonore l'inscription dont les lettres brunes couraient au fronton de l'arc de triomphe :

ÉRIGÉ EN COMMÉMORATION DU DÉBARQUEMENT AUX INDES DE LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES, LE ROI GEORGES V ET LA REINE MARY.

« Bon, dit-elle, il reste de la place dans le sac ; chacun d'entre nous peut donc emporter une chose à laquelle il tient particulièrement. Toi, qu'est-ce que tu prends, mon lapin ? »

Il n'y avait qu'un livre qui pourrait me durer tout le temps de la guerre : je lui tendis avec précaution, sous sa reliure d'un rouge éclatant, mon dictionnaire du xx<sup>e</sup> siècle de Chambers.

« Sera, ma chérie, crois-tu qu'il soit bien raisonnable de se charger de ça ? dit Père.

— C'est son idée, dit Sera, ce n'est pas à nous à la discuter.

— Bon, alors je ne vais pas m'encombrer », dit Dolly en remettant à Sera un numéro de *Playgirl* sur la couverture duquel, serrant ses grosses poignes entre ses jambes, s'accroupissait un mec couvert de poils.

« Crois-tu que les beaux soldats pakistanais vont nous malmener ? demanda-t-elle.

— Il faut s'y attendre, dit Sera d'un air lugubre. Il n'y a qu'une chose à faire, dans ce cas : les frapper là !

— Où ça ? demanda Dolly, jouant sans vergogne la comédie.

— Nulle part, ma chérie, tant que je serai là, personne ne te touchera, dit Père ; il avait l'air terriblement affecté.

— On ne sait jamais, dit Sera. C'est ici qu'il faut cogner, et de toutes tes forces. »

Elle tapotait de l'index les poignets velus du cover-boy.

Un grand remue-ménage suivi d'un bruit sourd : Père avait introduit quelque chose dans le sac. Sera l'en extirpa. Elle demanda :

« Qu'est-ce que c'est que ça, Sam ?

— Un de mes costumes, chérie. Il ne me viendrait pas à l'idée d'aller à la banque autrement qu'en costume.

— Ils ne sont plus, ces jours où tu devais porter un costume pour aller au travail. Il y a vingt-cinq ans que les Anglais sont partis.

— Chérie, n'as-tu pas dit que nous devons demeurer loyaux ? »

Sera savait se reconnaître vaincue. Elle dit : « Bon, tu n'auras qu'à l'enfiler en vitesse quand les bombardiers arriveront ; il n'y a pas de place pour ça là-dedans. »

Les bombardiers ne vinrent jamais. Nuit après nuit, nous attendîmes. Trois fois la sirène d'annonce des raids aériens se déclencha ; trois fois je fourrai sous moi le coussin gonflé à crever ; trois fois Père revêtit son costume et noua sa cravate ; trois fois Dolly se chargea du sac d'urgence ; trois fois Sera nous précéda jusqu'au vestibule de l'immeuble.

C'était plutôt calme, en bas. Les habitants de Bombay savaient, ils savaient, tout bonnement, qu'ils ne seraient jamais bombardés. Si le sort avait voulu qu'ils le soient, pourquoi les avait-il épargnés lors des guerres précédentes ? Evidemment, de savoir que l'Inde était en train de gagner vous confortait dans cette idée. Tous nos voisins restaient chez eux, dans une bienheureuse insouciance. La BBC nous apprit que la guerre était finie ; elle avait duré exactement deux semaines. Dolly et moi poussions des gémissements de déception.

Père souriait, plissant les yeux. « Dieu merci, l'Inde est non alignée. Imaginez qu'il faille se tenir perpétuellement prêts pour la troisième guerre mondiale ! » Sera rougit et se cacha le visage sur la poitrine de son époux.

Quand nous retournâmes chez Wagh baba, la jolie dame nous avertit qu'il avait fait vœu de silence. Il nous fit signe d'approcher et j'eus un regard de pitié pour son entrejambe. La bénédiction accomplie, il griffonna sur une feuille : « Tré bons os souples – souples, maintenant. »

Père demanda à l'assistante s'il avait quelque chose à payer.

« Je suis vraiment désolé ; la dernière fois, j'ai oublié, dit-il en secouant la tête.



— Aucune importance », dit-elle, et elle commença d'oindre la ligne de poils qui traçait, sur l'estomac de Wagh baba, une sorte de sentier, de sa poitrine à sa bite. « Payez ce que vous pouvez. Chacun donne selon ses moyens. »

Elle leva les yeux et prit une mine pieuse. Une femme courbée par l'âge, les cheveux rejetés sur le côté, fit son entrée dans la chambre et lâcha une pleine poignée de pièces de monnaie aux pieds de Wagh baba. L'assistante se mit à compter. « Voyez, dit-elle, cette pauvre femme a apporté vingt roupies. Ce que c'est que la foi en baba ! » Pour appuyer ses dires, elle laissa retomber sa main dans les poils pubiens du baba où elle demeura.

« Je crois qu'il est temps pour nous de partir, dit Père en toute hâte. J'espère que ceci est o.k. » Il tira de son portefeuille un billet de cent roupies et le déposa sur la peau de tigre.

« Ce que je pouvais me sentir mal à l'aise, raconta-t-il plus tard. J'aurais dû en donner au moins cinq cent une. Mais je n'avais pas assez sur moi. »